

lui les responsabilités de l'avenir de la nation et cela ne se pourra réellement que lorsque le bulletin de vote sera entre les mains des femmes. Cette heure ne tardera pas, nous en avons la ferme assurance.

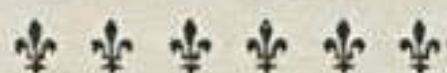
En attendant nous continuons notre travail. Nous n'oublions pas, certes, les deuils et les angoisses des années de guerre mais nous savons qu'il y a quelque chose de plus sacré que la douleur et que c'est le devoir.

Nous saluons de tout notre cœur les sœurs belges qui, plus privilégiées que nous, ont obtenu le droit de participer à la vie civile; nous nous réjouissons de cette victoire obtenue dans des conditions qui n'ont soulevé aucune protestation dans aucun parti, la chose ayant été reconnue comme un acte de justice.

Nous avons eu le privilège d'avoir à notre tête, pendant de longues années, une remarquable Présidente, Mlle Sarah Monod, qui a fait vivre notre Conseil dans une atmosphère de sagesse et lui a fait réaliser des progrès incessants.

« Le féminisme, disait-elle, doit avoir les vertus de la femme elle-même : digne sans raideur, tenace sans outrecuidance, persévérant sans âpreté, chaleureux sans passion : le meilleur féminisme sera toujours le plus féminin ».

JULIE SIEGFRIED,
Présidente du Conseil National.



Lettre de Paris

Un petit jeu de bonne compagnie, fort innocent cela va de soi, fait en ce moment la joie malicieuse de certains salons parisiens. C'est le jeu de « mise en selle ». Il consiste, en vers approximatifs, à trouver un poète la monture appropriée à son art ou à son caractère. Quelques exemples entendus, l'autre jour :

Qu'est ce qui chevauche un condor ?

C'est Paul Fort..

Qui est-ce qui enfourche une bécane ?

Gustave Kahn.

Qui grimpe sur un caïman ?

C'est Maran (1).

Qu'est-ce qu'on voit sur un onagre ?

Maurice Magre.

Qui galope sur un cabri ?

C'est Fabri (2).

Qui balance à dos de rennes ?

Charles Derennes.

Qui est-ce qui monte sur un canard ?

C'est Picard (3).

Qui est-ce qui file sur un chamois ?

Cliquennois.

Qui est-ce qui pose sur un lama ?

C'est Tzara, c'est Tzara.

Hue, dada ! Hue, dada ! da-da-da !

Sur le cheval de son papa !

Hue, da-da !

Ces derniers mots se répètent en chœur avec une extrême vélocité.

On peut, entre le premier coursier qui varie et le dernier qui doit toujours être le même, intercaler toutes les bêtes de la création et les cavaliers idoines. Ainsi :

Qui est-ce qui trotte sur un élan ?

Levaillant.

Qui tourne sur un ch'val de bois ?

Pierre Benoît.

Qui est-ce qui préfère un chameau ?...

Mais je vous laisse le soin de deviner et de répondre. On n'a que l'embarras du choix.

Et voilà un amusement de société, pas bien méchant et tout indiqué pour les loisirs des prochaines vacances.

Il y a mieux. *Les Artisans des jours nouveaux*, association de littérateurs qui travaille au rapprochement des producteurs intellectuels et manuels, au développement de la raison et à l'éducation du sentiment de la Justice (entreprise joliment hardie et rudement néces-

(1) Probablement parce que René Maran se trouve au Tchad.

(2) Marcello Fabri, directeur de la *Revue de l'Epoque*.

(3) Gaston, évidemment.

saire!) avaient organisé, le 5 juin, à la Mairie de la rue Drouot leur première séance littéraire pour la divulgation des belles œuvres modernes ignorées. La presse, les éditeurs et les amis des lettres françaises avaient été invités à la présentation et à l'audition d'une fresque poétique inédite : *Mithral* de M. Paul Gilbert.

Après le discours ardent de M. Léopold Lacour présidant la séance et surtout après avoir entendu le clair et méthodique exposé critique du poème par M. Robert Veyssié, éloquent et enthousiaste commentateur, j'ai su qu'il s'agissait d'un auteur tout-à-fait nouveau de qui le nom n'a jamais été imprimé encore au sommaire des revues, grandes ou petites. Une révélation complète, quoi !

M. Paul Gilbert est un breton, fixé à Paris depuis longtemps comme tant d'autres. Comme tant d'autres également, il y acquiert, par un travail ardu et qui n'a rien de commun avec la littérature, le droit de penser et de rêver, sa journée finie. C'est un homme brun, à la barbe déjà grisonnante, aux magnifiques yeux de songe des Celtes du bord de la mer. Il a consacré toute une jeunesse à l'élaboration d'une vaste épopée métaphysique sur le thème : *Dieu est*; le rêve et la conscience le révèlent à l'esprit idéaliste. Et *Mithral*, fils lui aussi de la roche bretonne et de l'océan armoricain, est celui qui va, par le monde, à la poursuite et à la découverte de la vérité de son rêve. Il est celui qui veut voir Dieu. Il dépasse la religion chrétienne, qui fut la sienne, comme elle fut celle de M. Paul Gilbert, et, au terme de son voyage spirituel où l'accompagne un moment Nominoé, un vieux sage sceptique, il aboutit, ainsi qu'il sied à un poète, au fidéisme panthéiste.

Mithral est une épopée en douze chants, selon l'antique formule. Depuis Strada (1) (mais en dehors de Jacques Brieu, son biographe, et d'un « lit-tout » curieux comme moi, qui connaît aujourd'hui Strada ?) nous n'avons plus eu de grande épopée. Voltaire a affirmé que le Français n'a point la tête épique (Il oubliait la *chanson de Roland*) et on l'a cru sur parole. Il n'y a guère que M. Maurice Wilmotte a prétendre le contraire. Par suite, dès qu'on parle d'épopée, et d'épopée en douze chants, qu'on songe à la *Franciade*, à la *Henriade*, à *La Chute d'un ange* ou à *Pernette* de Laprada, ou à la *Genèse Universelle* de Strada, nous voilà, malgré nous, en défiance. Il est vrai que pour Strada en particulier la conception

(1) Jean-Gabriel Delarue, dit Strada, né à Niort en 1821, mort à Paris en 1902.

philosophique ardue et le style souvent négligé gênent l'admiration.

Dans le cas de M. Paul Gilbert on aurait doublement tort de rester sur la réserve. Son *Mithral* est un poème puissant par l'idée, d'une ampleur et d'une solidité magnifiques et ainsi, que l'a montré M. Robert Veyssié, riches de dons de synthèse, d'images et de poésie admirable, avec une forme d'une réelle beauté servie par une poétique qui n'est d'aucune école et de toutes les écoles. Du moins les passages qui furent lus ont ces qualités-là. S'ils sont les meilleurs, ils ont été habilement choisis.

Voici, pour en témoigner, un extrait, celui de l'arrivée de Mithral à Rome. Mithral expose au Pape qui il est et ce qu'il veut :

— Je suis Mithral. Là-bas, au nord, où, sur les grèves,
Le sable lumineux fuit à perte de rêve,
Où l'océan qui monte apporte aux riverains
La pureté de cœur des grands souffles marins,
Un phare qui se tient debout sur un îlot,
Comme un contemplateur de l'Eternel, regarde
Courir en s'inclinant les voiliers qui s'attardent
Dans les éruptions écumeuses des flots.
C'est là que j'ai vécu, prisonnier de l'espace
Et des eaux, dans l'attente et l'effroi de la grâce,
Penché sur le reflet de Dieu, si bien qu'un soir
L'impérieux besoin m'est venu de le voir
Face à face, et non plus dans le rayon dormant
Qu'il allume, à mer basse, aux yeux des éléments.
J'ai donc fait route avec la poussière, le long
Des champs pâles, rayés de sel et de sablons,
Et j'ai marché jusqu'à la Ville bien-aimée
Que l'odeur du divin a toute parfumée.
Or, je suis devant toi comme le passereau
Des nuits d'hiver qui frappe et pépie aux carreaux.
Je chasse de mon cœur les phrases mensongères,
Les sourds bourdonnements négateurs que suggère
Au pèlerin perdu l'orgueil stérile et froid :
Désabusé de vivre et trop fier pour mourir,
J'ai pris goût au divin et n'en puis plus guérir ;
J'aime, je veux aimer, je veux croire, et crois !
Tu es le grand aïeul du siècle et compâti
A l'obscur et lointaine angoisse des petits.

Tu passes, conscient de ta suprématie,
Brillant comme un nuage et doux comme un Messie.
Tu es du Dieu réel l'inexplicable image.
Tu reçois comme lui les âmes en hommage.
Comme un saint de vitrail égaré dans la vie,
Tu vas. Ta main pardonne et ta voix purifie.
Eh bien ! j'attends de toi le geste qui m'indique
Où brille la lumière au fond du ciel mystique,
Un mot de vérité qui soit ma providence ;
Et s'il faut, pour atteindre au Dieu que je réclame,
Abandonner mon nom, ma chair, jusqu'à mon âme,
Qu'importe ! un seul espoir soutient mon existence :
Gardien de l'invisible, ouvre-moi l'infini !

.
Vois, vois, dit le vieillard ardent qui se soulève
Et montre, impérissable, au loin, dans la lumière,
La croix, plante vivace aux secrètes racines,
Si féconde en rejets sur la terre latine !.....
Partout il croit, semant la gloire autour de lui
L'arbre miraculeux qui porte un dieu pour fruit !
Partout où l'homme allume un feu, les bras ouverts
De la croix jettent l'ombre immense du Calvaire,
Et partout où la croix prend racine, elle abrite
Un autel où la loi que je dicte est écrite.
Tu l'as dit, c'est mon doigt, guidé par Dieu, qui trace
Un signe lumineux au front des grandes races,
Ou qui, pour les marquer, flétrit d'une croix noire
Les peuples empestés qui salissent l'histoire :
Mesure ton néant et pèse ton audace
A toi qui viens et dis : Je veux ! devant ma face.

— Je suis homme, dit l'homme.

— Enfant ! dit le vieillard,
L'homme est cendre et poussière et son rêve est brouillard.
L'homme, grand machiniste et planteur de décors,
Bâtit et jette à bas pour rebâtir encore ;
Il construit des cités d'orgueil sur une idée
Qu'il ruine d'un mot dès qu'il les voit fondées.

— Je veux, dis-tu. — Pitié ! tu n'as pas à vouloir.
Seule l'Eglise veut et sait, et seule fonde.
Je suis celui qui pense et parle pour le monde :
La gloire d'obéir doit suffire à ta gloire.

Et puis cette conclusion du contradicteur :

— Souviens-toi du jardin d'Eden, dit le pontife.
Pour tes yeux d'innocent que son ciel était beau !
Quel silence en ton âme, alors, et quel repos !
D'autres voulaient pour toi. Tu jouissais de vivre.
Que t'importaient l'abîme et le Verbe et le Livre !
Tu partageais la foi des simples sans défense
Pour qui le Dieu vivant est un ami d'enfance !
Reprends ton rêve aisé d'amour heureux : confie
Au Saint-Esprit le soin de t'inspirer la vie,
Et, gai comme un enfant qui n'a point de passé,
Laisse aux porteurs de croix le fardeau de penser.
O charme d'obéir ! O repos ! O douceur !
Plus de doute épineux, d'obscurités qui lèvent,
D'horloge qui s'attarde à méditer les heures :
C'est la fuite du sable entre des doigts qui rêvent.
Desservant ingénu des rites du devoir,
L'homme, sans un frisson, marche au-devant du soir.
La mort, toujours fidèle, arrive au rendez vous
La première, et le pas de la nuit est si doux,
L'homme est si confiant dans la foi qui le mène
Au port, que le baiser du froid le trouble à peine :
Il croise ses deux mains sur sa vie ; à voix basse
Il conte à Dieu son œuvre, et dort... Un ange passe.
O Sagesse ! Abandon ! Amour ! Douceur de croire !

N'est-ce pas que ce dialogue a de la majesté ?

Il faut ajouter que ces larges alexandrins furent remarquablement détaillés par M. Henry Mayer, de la Comédie Française, de même que d'autres épisodes ou visions (la confrontation de Mithral et du Christ, notamment) furent interprétés avec délicatesse et intelligence par Mme Marguerite Jules-Martin et Mlle Suzanne Tessier, toutes dévouées à la renommée des vrais poètes, morts ou vivants.

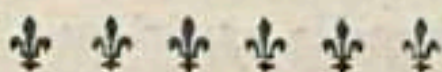
Et ce fut certainement pour M. Paul Gilbert et ses « découvreurs » un beau soir que celui où le rêve de tant de soirs obscurs se précisa, devant un public chaleureux, et eut comme le rayonnement d'une gloire future.

Le 17 juin, au Théâtre des Champs-Élysées, premier concert futuriste sous la direction de Marinetti : résonnateurs et bruiteurs font un tintamarre du diable et les assistants se mettent à l'unisson.

Le 18 juin, au Nouveau Cénacle, conférence du bien disant Han Ryner sur Baudelaire.

Au Luxembourg, le lendemain, les Amis de Verlaine célèbrent « *Poor Lelian* » par des poèmes de Fernand Divoire, Guy-Charles Cros, Jacques Feschotte, Fernand Gregh, Ferdinand Hérold, Gustave Kahn, Antoine Orliac, Saint Georges de Bouhélier, Ernest Raynaud, André Romane, la poésie d'hier, d'aujourd'hui, de demain.

LÉON BOCQUET.



Lettres d'Espagne.

M. PAUL M. TURULL

J'ai revu, il n'y pas longtemps, M. Paul M. Turull avec le même plaisir. Car c'est un des rarissimes esprits qui, en Catalogne, pensent à la moderne. Ces esprits-là — malgré tout le bluff de la propagande catalaniste — se comptent, non sur les dix, mais sur les cinq doigts de la main. La Catalogne, qui se prétend en tête du mouvement des idées en Espagne, ne peut paraître avancée qu'à qui, de ce mouvement catalaniste, ne connaît que les manifestations par la voie de l'imprimerie. La réalité des choses nous la montre embourbée dans l'ornière du préjugé régionaliste et clérical le plus déconcertant. Ses surhommes ne sont que des politiciens de clocher. Cambo est un habile financier. Ventosa un vulgaire politicien. Le Président de la *Mancomunidad*, Puich i Cadafalch, un architecte excellent, érudit dans sa branche, mais un esprit timoré et traditionaliste. Les écrivains catalans dont les noms ont passé la frontière, s'ils affectent dans leurs œuvres une familiarité assez avancée avec les productions les plus modernistes du dehors, s'avèrent dans la pratique courante de leur vie, des fonctionnaires timorés de la